

**Charles Melman : *De la névrose sociale à la perversion collective*, le 16 mars 2001
Enseignement et recherche cliniques (ERC) Strasbourg**

Il n'est peut-être pas indifférent que les psychanalystes accordent quelque attention aux modifications que nous sommes en train de connaître dans notre culture ainsi qu'à leurs incidences sur les sujets auxquels nous avons affaire et sur la pathologie parfaitement originale qui semble en passe de se mettre en place.

Le premier de ces phénomènes que je proposerai à votre attention est que nous avons aujourd'hui la chance et pourquoi pas le bonheur, peut-être pas toujours perçu comme tel, de vivre dans une société où il est permis à peu près à chacun de réaliser son fantasme et de s'en réclamer, de ne pas avoir à le dissimuler mais à pouvoir socialement en justifier, et même à attendre aujourd'hui de la justice qu'elle vienne protéger son droit à réaliser ce fantasme qui hier encore était dissimulé. Je veux dire par là qu'à l'exception parfaitement localisée de la pédophilie, à laquelle il est fait la publicité que vous savez pour des raisons que je ne développerai pas, nous vivons aujourd'hui dans une société où il est parfaitement licite de venir afficher ce qu'il en est de la particularité de son désir, y compris bien sûr quand il s'agit de perversion. C'est je crois un fait assez nouveau pour retenir notre attention.

D'autant que d'une certaine manière il répond au vœu de Freud. Je vous renvoie au *Malaise dans la Civilisation*. Que nous dit Freud ? Si nous souffrons en société, c'est de devoir soumettre au refoulement ce qu'il en est de l'expression de nos désirs ; et il évoquait ce qu'il en serait d'une société affranchie de ces restrictions abusives et où chacun pourrait de façon légitime vivre ses fantasmes, venant du même coup abolir la névrose, puisque nous savons que la névrose est essentiellement l'expression du refoulement des désirs. En bon hygiéniste qu'il était, Freud évoquait ce qui lui semblait au demeurant une utopie, et que nous voyons à peu près se réaliser. Il est donc assez amusant de voir s'accomplir ce qu'était ce vœu, cette utopie freudienne.

Et il serait amusant également, pour ceux d'entre vous qui s'intéressent aux théories économiques et sociales, de faire remarquer à cette occasion que le vœu de Marx n'en est pas moins en train de s'accomplir puisque je vous rappelle que Marx évoquait une société pour l'avenir qui verrait le dépérissement de l'État. Or il est clair que ceci est un mot d'ordre de plus en plus ouvertement avancé, défendu, proféré par les tenants du libéralisme économique. Marx vantait également l'avènement d'une société sans classes ; or je crois que ce qu'il y a aujourd'hui de remarquable parmi nous, c'est que nous assistons effectivement à ce qui est une distribution très générale des jouissances. Autrement dit, on pourrait dire que, eu égard aux jouissances, il y a aujourd'hui une sorte de grande communauté collective qui se trouve réalisée, accomplie. Elles sont à peu près identiques, quel que soit le niveau des revenus de chacune de ces couches. Ce sont des jouissances qui sont à peu près partagées – et ce qui est remarquable, y compris au niveau des jouissances narcissiques. Car le narcissisme semblait autrefois réservé à des couches privilégiées, du temps de la noblesse aristocratique, à l'époque du développement du capitalisme, réservé aux couches financièrement aisées. Il est aujourd'hui parfaitement ordinaire de voir le public monter sur la scène et venir occuper sous les caméras la place qui était autrefois réservée à ceux qui témoignaient par-là de leur spécification narcissique. C'est un mouvement très général qui ne nous est pas réservé, un mouvement général où ce

qui intéresse le public c'est que ce soit lui-même qui monte sur la scène. On en a eu un exemple avec la patiente que nous avons étudiée tout à l'heure. Il est clair que de façon spontanée, elle était là sur une scène, et ne manquait pas du coup à se proposer aux regards des spectateurs que nous étions, avec une exigence de transparence – c'est aussi un mot d'ordre extrêmement contemporain : plus aucun de nous n'a de zone d'ombre ni de lieu de recel ni de perversion secrète –, exigence de transparence qui fait qu'on est surpris assurément de voir le public monter sur scène et s'offrir dans une nudité psychique parfaite, complète, sans aucune restriction, à ce que sont les spots et les caméras.

Bien loin de ce que Freud stigmatisait comme l'hypocrisie de la société viennoise, voilà une sorte de franchise dont l'expression pour chacune de ses particularités mérite d'être signalée et qui va de pair – je me permets d'attirer votre attention là-dessus car nous sommes tous concernés par ce point – avec ce que l'on pourrait appeler une démocratisation des savoirs. Je veux dire par là qu'aujourd'hui le privilège et la reconnaissance sont accordés avant tout au savoir-faire, à la pratique, à la technique, au coup de main, bien plus qu'au savoir théorique. Il y a tout un mouvement auquel sont sûrement sensibles ceux qui ont en charge les enseignements dans les facultés, mais pas seulement, et qui aboutit à une transformation de ces facultés en IUT, où il s'agit premièrement de former les gens au savoir-faire. Peu importe le savoir à cet égard, ce qui importe c'est la pratique, et du même mouvement faire que les diverses pratiques effectives, les diverses expériences effectives qui existent soient reconnues par des diplômes universitaires. C'est là un mouvement qui est en marche de façon délibérée et qui aboutit contrairement à une tradition classique qui remonte au Ve siècle avant Jésus-Christ et se poursuit jusqu'à nos jours, s'était poursuivi jusqu'à nos jours, et qui voulait donc que ce soit le savoir qui en quelque sorte donne ses prescriptions au savoir-faire, le savoir de l'architecte qui domine sur celui du maçon, le savoir du capitaine qui prévale sur celui du matelot. Eh bien, nous assistons aujourd'hui à ce que j'appelle pour simplifier la démocratisation des savoirs, et qui fait qu'un savoir ne vaut qu'à partir du moment où il est dans sa pratique vérifiable, où il est efficace, où il rapporte. Il n'a pas besoin de se référer à quelque théorie que ce soit pour justifier de son efficacité.

Ces transformations suffisamment importantes, essentielles, ont – je serai très bref là-dessus car ce n'est qu'une digression – leur traduction sur le terrain politique. Puisqu'on peut prendre de plus en plus la mesure que les formations politiques se trouvent, du fait même de ces modifications, aujourd'hui opposer celles qui seraient supposées défendre un certain conservatisme moral (c'est-à-dire aller contre le libéralisme des mœurs dont je parlais tout à l'heure), et les autres. Mais je dis bien que c'est purement supposé car dans les faits, y compris dans le pays le plus puissant de la planète, où les dernières élections ont pu laisser penser que c'était ce conservatisme moral qui revenait au pouvoir, en réalité je dirais que cet argument électoral ne vaut que comme alibi : dans les faits il est tout à fait impuissant, hors de mesure, incapable de s'opposer à cette évolution des mœurs que je signalais. Il peut essayer de calmer la clientèle qui l'a élu mais il ne peut pas aller contre ce courant qui se développe. À son opposé, on peut isoler le courant libéral, dont il est remarquable que ses principes de gouvernement soient précisément de venir répondre de façon favorable et régulière à toutes les revendications des minorités. C'est un principe tout à fait nouveau car

jusqu'ici le gouvernement au pouvoir avait essentiellement pour principe de maintenir ce qu'il en était d'un certain ordre, et en particulier, entre autres, moral. Nous le voyons aujourd'hui soucieux surtout de soutenir les revendications de toutes les minorités, y compris quand elles sont des revendications qui ne concernent plus telle particularité du fantasme mais qui sont des revendications narcissiques comme par exemple celles liées aux expressions régionalistes. Du moment qu'il y a quelque part une revendication exprimée par une minorité, il semble que le principe général soit de les reconnaître et de les satisfaire.

Pour nous, dans le domaine qui est le nôtre, la question qui surgit est donc celle de **ce qui aujourd'hui parmi nous fait lien social**. Qu'est-ce qui fait que nous tenons ensemble, ou que nous ne tenons pas ensemble ? Qu'est-ce qui fait que nous pouvons commercer entre nous, en particulier par la parole – il est évident que tant que nous commerçons par la parole et par l'échange des biens nous ne basculons pas dans la guerre, dans les conflits armés. Qu'est-ce qui aujourd'hui maintient entre nous un lien social ?

C'était jusqu'ici l'appartenance à un code moral unique. Il nous faut bien reconnaître que ce n'est plus le cas et que nous assistons davantage à l'organisation de groupes qui se caractérisent par le fait de partager la même jouissance – je crois qu'il faut introduire ce terme à cette occasion. On s'organise en groupes, c'est-à-dire ce qu'autrefois on appelait des clubs – de golf, hippiques, vélocipédiques, etc. Il semble qu'aujourd'hui ces groupes constituent la forme première d'une organisation commune. Le problème gouvernemental étant de savoir comment faire tenir ensemble ces groupes dont les revendications sont privées. Comme s'il n'y avait pas de revendication collective à attendre, mais des revendications privées, celles de tel ou tel groupe.

Si j'attire votre attention là-dessus, c'est que nous nous trouvons aujourd'hui dans une situation où l'on peut dire que **le refoulement, c'est-à-dire la dissimulation de son désir, n'est plus du tout la condition de l'acceptation sociale**. C'est un fait qui mérite d'être retenu et, je l'ai dit, qui va parfaitement dans la ligne de ce que Freud avait espéré. Il n'est plus du tout nécessaire de refouler ses désirs pour y voir la condition de son acceptation aussi bien familiale que sociale. **Ce qui ne veut pas dire que l'expression de ce désir soit sans limite, non, mais cette limite n'est plus liée qu'au consentement du partenaire**. Autrement dit, je peux aujourd'hui aller aussi loin ou aussi court qu'il m'est permis par le consentement du partenaire. C'est aujourd'hui socialement, sauf à ce que ça bascule dans ce que l'on appelle le harcèlement, la seule limite qui est reconnue. Il ne faut pas que l'expression de mon désir vienne gêner, perturber un partenaire qui ne serait pas consentant, qui ne serait pas de la même humeur, qui aurait la tête ailleurs ou qui ne serait pas partant, etc.

Il en résulte ce qu'il faut bien appeler une casuistique des droits de l'un et l'autre partenaire, de ce qui leur est permis à l'un et à l'autre, et il y a en cours une réécriture du droit de la famille qui va dans ce sens. Autrement dit, un nouveau droit de la famille est en train de se faire dans les ministères par des spécialistes qui viennent en grande partie des milieux de la sociologie. Ils nous diront quelle est la part qui incombe dans le couple à chacun, quel est le devoir de chacun, les tâches, les responsabilités de

chacun, à quel moment chacun outrepasserait ce que sont ses charges. Nous pourrions, ou le conjoint dans le couple pourra sortir le code de la famille et dire que ça ne va pas, que ce n'est pas la loi.

Donc il est intéressant pour nous, de remarquer que la régulation de l'expression des désirs qui se met en place est pour l'essentiel duelle, c'est-à-dire fixée par le contrat susceptible de me lier avec un partenaire. C'est une affaire entre lui et moi. Le législateur qui intervient là comme tiers a essentiellement la charge de suivre l'évolution des mœurs. Le droit, comme le disent ceux qui font les lois, en particulier quand elles sont présentées à l'Assemblée nationale, le droit doit suivre l'évolution des mœurs. Le législateur qui pourrait intervenir en tiers est quelqu'un qui pour l'essentiel se contente de suivre le mouvement. Si ce mouvement va vers l'égalité, la parité, etc., comme c'est le cas aujourd'hui, – autre trait assez remarquable de notre évolution, cette exigence d'égalité –, le législateur suit, entérine ce qui existe. Il ne vient pas opposer ce qui serait une juridiction napoléonienne ou même d'origine romaine aux mœurs actuelles. Il suit. Les mœurs changent et évoluent et le législateur a des électeurs et suit l'évolution !

S'il y a entre les partenaires une référence tierce qui s'appelle le code, la loi écrite, en tout cas, il ne s'agit plus du tout de la référence à un Tiers je dirais sûrement obscur, où la Loi n'est pas écrite, mais auquel spontanément nous venons nous référer et que Lacan dans sa conceptualisation appelle l'Autre. Il y avait, il y a un grand nombre de lois que nous pouvons respecter sans qu'elles soient écrites nulle part, cela va de soi.

Il semblerait donc que cette évolution heureuse que nous connaissons, je ne suis pas en train de porter en ce qui me concerne de jugement sur cette évolution, j'essaie simplement de la situer, d'en prendre la dimension, cette évolution fait donc que la référence ne se fait plus à ce Tiers auquel on se réfère, n'est plus ce grand Autre obscur dont on connaît mal les interdits.

Sauf que par exemple il maintient l'interdit de l'inceste, mais on ne sait plus d'où il vient. Le mythe de l'Œdipe a voulu en faire une affaire liée au père, c'est un mythe, et vous savez que le mythe, on le sait depuis longtemps et entre autres depuis Lévi-Strauss, est essentiellement chargé d'historiser ce qu'il en est d'un impossible structural. Le mythe raconte une histoire pour essayer d'expliquer ce qu'il en est d'un hiatus, de quelque chose qui ne se peut pas. On ne sait pas d'où vient ce qui ne se peut pas ou ce qui se présente comme interdit. À cet endroit-là, on a un mythe. Avoir un mythe a les plus grandes conséquences puisque ce mythe on va le vivre, ce n'est pas seulement un conte que l'on lit dans les livres. À partir du moment où il existe, il fait que dans l'interprétation de cet impossible c'est le mythe qui va guider.

Lacan a fait valoir – c'est un travail qui n'a sans doute pas été suffisamment souligné –, **que le père n'est aucunement celui qui interdit le désir ; c'est au contraire celui qui invite au désir sexuel**, celui qui l'autorise, celui dont on s'autorise, celui dont on quête éventuellement l'autorité pour s'engager soi-même dans une transgression – puisque le désir sexuel se supporte toujours d'une transgression, d'être hors la loi. Or voilà quelqu'un qui à la fois garantit la loi et autorise ses enfants, les invite à transgresser. Ce que je dis là est une fonction qui n'est soutenue par aucun mythe. En revanche, le mythe que nous vivons fait du père la cause de l'interdit, alors que nous

savons également que c'est à la condition de renoncer à un objet privilégié que le sujet va avoir accès au désir. L'intervention dite paternelle en tant qu'elle est supposée interdire la mère à son enfant, est précisément celle qui introduit l'enfant au désir sexuel. Ça passe par là pour ce curieux animal que nous sommes. L'intervention paternelle, loin d'être interdicienne, permet, bien au contraire. C'est ce que Lacan essaie de faire valoir. Mais **nous préférons semble-t-il vivre le mythe de l'Œdipe, c'est-à-dire cette hostilité contre le père en tant qu'il serait l'interdicteur d'une satisfaction aboutie, alors que cette satisfaction aboutie ne pourrait venir que tuer le désir.** Et c'est bien d'ailleurs ce qui se passe.

Les toxicomanes que vous pouvez rencontrer ont le privilège de participer à des satisfactions abouties, – il ne peut pas y avoir de satisfaction plus aboutie que la leur. Or les toxiques ont pour propriété immédiate, médicamenteuse, de venir tuer le désir sexuel. C'est pourquoi je me suis amusé quand je m'adressais aux spécialistes de la toxicomanie, à leur dire que les toxiques devaient être épinglés dans la pharmacopée à leur place, parfaitement originale, qui est d'être des sexolytiques. C'est ça les toxiques, c'est ce qui vous débarrasse, vous soulage de tous les problèmes sexuels. Ceux d'entre vous qui ont affaire à des toxicomanes entendent des allégations comme quoi le haschich viendrait faciliter les choses ou les rendraient plus sensationnelles, que la cocaïne a plutôt un rôle excitant, etc., c'est vrai. Il reste que dans la mesure où ces produits induisent un état de dépendance et amènent donc inévitablement une augmentation des doses, le résultat est garanti. Quand vous avez affaire à des couples de toxicomanes, ils vous disent sans aucune difficulté que, entre eux, le sexe n'a plus aucune place, ni importance. Et les premières choses qu'ils vont retrouver en période de sevrage seront d'abord les émotions, et ensuite une sexualité.

Cet aparté sur la question de notre rapport au grand Autre, où est active une Loi qui n'est cependant écrite nulle part, pas même dans le code civil ou dans le code pénal – l'interdiction de l'inceste. Elle n'a pas besoin d'être écrite, comme un certain nombre d'autres lois morales, pour valoir. À nous d'essayer dans ce qui est notre travail de situer la place de ces interdictions, là où elles se tiennent, avec les figures qui effectivement en sont les agents, les facteurs. C'est je crois ce qui appartient à notre travail.

La jouissance qui nous est proposée est détachée de toute référence à ce que Lacan appelait l'Autre. Autrement dit, nous ne recevons plus de message que de l'expérience, pas du rapport à quelque ordre ni à quelque autorité ni à quelque loi, nous ne recevons plus nos messages que de l'expérience. C'est ce que je disais tout à l'heure à propos de la démocratisation des savoirs. Cette idée, cette idéologie, postule donc l'existence dans le monde d'objets qui seraient propres à venir satisfaire notre jouissance. Puisque je me permets de revenir une seconde là-dessus, notre propriété c'est que **jusque-là, pour accéder au monde de la jouissance, il fallait accepter la perte d'un objet d'élection, que ce soit la mère, ou ce que Lacan appellera l'objet a, peu importe, mais en tout cas il fallait passer par cette opération que la théorie analytique est venue assez froidement appeler castration.** C'est une opération anti-naturelle, aucun animal ne connaît ce genre de problème, de souci, cela ne s'est jamais vu. Opération pénible, anti-physiologique, compliquée, source de nombreux ratages, onéreuse, exposant ensuite à des

insatisfactions bien connues puisque l'objet susceptible de venir combler le désir n'est plus qu'un substitut, un semblant de l'objet originel qui, lui, fait défaut. Comme vous le voyez c'est une procédure plutôt... je me demande comment on a fait pour la supporter jusque-là ! Et à vrai dire, on ne l'a pas supportée, on ne la supporte pas toujours, je dirais à juste titre. C'est vrai, pourquoi toutes ces complications pour finalement pas grand-chose. Il ne faut pas exagérer ! Cette nouvelle idéologie dans laquelle nous sommes et qui mérite tout notre intérêt de praticiens est donc de promettre dans le monde des objets naturels présents ou bien des objets de notre fabrication car nous sommes des artisans, nous sommes des gens qui fabriquons des objets qui seraient propres à nous satisfaire pleinement. Dès lors inutile de venir se référer à ce tiers Autre et à ces complications de renoncement, castration, Œdipe, toute l'affaire, toute cette complexité des rapports à une figure paternelle, cette affaire ne nous a pas arrangés...

Notre capacité à mettre aujourd'hui sur le marché des objets susceptibles de produire des effets équivalents à ceux de l'objet fantasmé, mais quels sont ces effets équivalents ? Si vous trouvez un objet susceptible de venir parfaitement épuiser la tension des orifices qui organisent notre désir, et vous savez qu'il y a ces orifices appartenant aux jouissances que l'on appelait partielles, les orifices buccaux, auditifs, scopiques, anaux, et puis la jouissance sexuelle. Si on trouve le moyen de fabriquer des objets susceptibles d'assurer une jouissance qui vienne épuiser la tension de ces orifices, les fatiguer, et provoquer en même temps ce qui est le signe d'un rapport avec l'objet du fantasme, c'est-à-dire une espèce d'éclipse, d'affaissement du sujet, ce qui avec le rapport sexuel a pu être appelé la petite mort, c'est-à-dire le fait qu'après le sujet est comme en fading, en détumescence, si vous me permettez cette image... eh bien si l'on peut produire des objets susceptibles à titre d'équivalents d'avoir ces effets, c'est le salut ! Effectivement, c'est ce que nous voyons se produire, le privilège accordé à un certain nombre d'objets qui fonctionnent dans l'excès, l'excès des sensations, l'excès des jouissances orificielles...

La surprise de voir qu'aujourd'hui l'alcoolisme connaît un regain de popularité dans la jeunesse par exemple. Les générations précédentes paraissent avoir renoncé, alors que le médicament *pharmac* le plus traditionnel, historiquement le mieux attesté, culturellement le mieux célébré, ne soyons pas bégueules, nous voyons que les jeunes ont de plus en plus tendance à y revenir. J'ai tout à l'heure parlé des drogues, qui appartiennent aussi à ce registre. Et il y a aussi tout ce qui se passe dans la sphère auditive, tout ce raffinement extraordinaire dont nous bénéficions avec la qualité de nos appareils de reproduction des sons et leur intensité sonore, le nombre des décibels, et la jouissance scopique... On en a vraiment plein la vue ! De ce côté-là on n'est pas sevré !

La question que je propose à votre attention à partir de cette mise en place, dans ce monde où le refoulement est pratiquement levé, où les jouissances de type plutôt pervers sont parfaitement tolérées et même défendues par la loi puisque les minorités concernées se trouvent protégées...

[...]

Formés par Freud à un dispositif qui était radicalement différent, les psychanalystes, en quelque sorte, sont rattrapés par la réussite des thèses que leur maître a avancées.

Voilà enfin un utopiste qui a eu raison ! C'est rare. Voilà un autre utopiste, Marx, qui de façon pas forcément repérée comme telle, semble également avoir eu raison. Comment se situe le psychanalyste dans tout ça ? A-t-il d'abord son mot à dire ? Que devient pour lui la pathologie ? En reste-t-il seulement une ? Tout le monde ne se trouve-t-il pas après tout soulagé et guéri par ce qu'il faut bien appeler un progrès ? Le progrès n'a jamais consisté qu'à franchir les limites de la castration, c'est toujours ce que nous saluons en lui. C'est irréversible, personne ne peut prétendre s'opposer à un mouvement de la sorte. C'est le propre des cultures d'inciter au franchissement des limites de la castration.

Pour ma part, je dirai que le psychanalyste n'est pas le gardien de la castration. Il n'a pas à cet égard de position de prophète, il n'est pas chargé de venir ici jouer des trompettes et dire " attention, vous êtes en train d'abattre des murs qui vont vous tomber dessus ". Absolument pas, ce n'est pas son travail. Il n'est pas un héros social. En revanche, il a à s'intéresser à la pathologie neuve, nouvelle, qui se présente, qui commence et que vous allez de plus en plus voir se produire. Elle se caractérise par deux grandes manifestations, les unes concernant le narcissisme et les autres la relation à l'objet.

Du côté du narcissisme, c'est la montée des dépressions. C'est devenu la grande maladie (autrefois c'était l'hystérie). Pourquoi ? La raison est simple : dans une relation qui n'est plus que duelle, mon tonus dépend essentiellement de l'approbation, de l'accord, de la bonne volonté, de la complicité que veut bien m'accorder mon partenaire. Autrement dit, je n'ai plus de repères dans quelque lieu tiers, dans quelque Autre, pour venir maintenir une stabilité de mon tonus puisque ce lieu se trouve en quelque sorte écarté, désaffecté. En revanche je me trouve entièrement lié à l'appréciation de mes contemporains. Et si ceux-ci me témoignent qu'ils ne veulent plus de moi, que je n'ai plus de charme, alors cela devient très ennuyeux. Les réactions très ordinaires à ce genre d'affaire, banale, commune, tellement fréquente, le type qui se fait virer parce que simplement on en a marre de le voir, vous le voyez arriver dans votre cabinet avec tous ses médicaments, ses insomnies, plus rien ne va, plus rien ne marche, etc. Banal ! Mais du côté du narcissisme c'est je crois l'une des expressions de cette pathologie nouvelle. En tant que **ce tonus n'est plus soutenu par des déterminations, que Lacan appelait symboliques**, dans ce qui est mon rapport à une lignée, à un devoir, à des accomplissements, à des antécédents, à des actions ; non, **mon tonus n'est plus dépendant que du strict présent**, et vous savez la prévalence du présent au détriment du passé aussi bien que de l'avenir dans les préoccupations contemporaines. Il s'agit d'oublier le passé, de fermer les yeux sur ce que peut être l'avenir et privilégier le temps présent, le temps réel. Ça se passe en temps réel.

Du côté de l'objet, il se passe autre chose, qui nous intéresse de façon encore plus directe. **Un objet ne fonde son prix, je dis bien, que sur ses propriétés mécaniques ou chimiques que j'évoquais tout à l'heure, sur ses capacités intrinsèques à venir simuler l'objet du fantasme, celui qui comble.** Mais dans notre rapport à autrui, ce cas de figure est évidemment beaucoup plus complexe. Puisque ce qui fait le prix pour nous d'un objet en tant que vecteur orientateur du désir, porteur du désir, c'est **en tant que c'est un objet qui est interdit, qui est hors la loi,**

et en tant que c'est l'objet supposé désiré par l'Autre, que c'est l'objet que veut l'Autre. Et si pour nous *cet objet cause du désir* n'a pas ce type de mise en place, eh bien les objets auxquels nous avons ordinairement affaire manquent de ce sel, de ce piment, de cet éclat, de cette incitation qui est le propre de l'objet cause du désir. Il en résulte, **et dans la mesure où on ne veut pas le plus souvent être dans l'excès du matin au soir, une insatisfaction à l'endroit de l'objet.** Autrement dit, alors même que toutes les jouissances sont permises, ce qui se trouve de façon indiscutable et éminemment notable, c'est en même temps une espèce d'insatisfaction générale propre aux rapports individuels, propre aux rapports sociaux, aux rapports avec des partenaires, une insatisfaction **comme si justement ce qu'il en était du secret de la jouissance se trouvait éclipsé, quelque part paumé...**

Ce qui fait donc que le psychanalyste voit aujourd'hui arriver une population tout à fait nouvelle qui est en souffrance, moins de ce qui étaient des névroses – toujours des phobies, je dois dire, pour d'autres raisons – que de ce qui est une sorte de difficulté essentielle à trouver sa satisfaction, sa jouissance, aussi bien à l'endroit d'un partenaire qu'à l'endroit de soi-même. Comme si dans un mouvement qui me paraît assez bien venu, le lieu de l'analyse était le type d'endroit où cette singulière éclipse était éventuellement susceptible d'être réparée, et en tout cas comme si les coordonnées propres à satisfaire la satisfaction aussi bien du partenaire que de soi-même, comme si c'était donc le lieu où ceci pouvait être retrouvé.

Je ne vais pas ici vous raconter un certain nombre de cas que je vois, avec des manifestations qui bien sûr n'étaient aucunement celles que vous retrouvez dans les *Cinq Psychanalyses* ou dans les cas qui nous étaient familiers, à ceux de ma génération. Il y a toujours des névroses obsessionnelles, il y a toujours des hystéries, cela va de soi, mais je dirais que ce n'est pas tant ce qui domine aujourd'hui la scène que cette espèce de carence qui semble conduire chez l'analyste. Je crois que vous verrez de plus en plus s'écrire un certain nombre d'observations (il faut le temps que tout ceci s'élabore), que vous verrez se construire le devenir de ces situations. Avec la question de savoir si c'est effectivement à l'occasion d'une cure que par le pouvoir de la parole, et donc de la mise en place d'une adresse, qu'elle soit voulue ou pas, à un grand Autre, que sera rendu possible le repérage du défaut, du type de défaut, qui autorise et qui valorise la jouissance.

Je me permets de vous faire remarquer encore une fois que ce qui organise notre jouissance et notre rapport au monde, notre psychisme c'est un défaut. Il n'y a pas de fonctionnement psychique, c'est un dysfonctionnement. Il faut que quelque chose n'aille pas pour que je puisse penser et que je puisse désirer – ce sont des truismes car tous ceux qui s'occupent de psychoses infantiles ont parfaitement repéré cela. Un enfant qui bascule dans l'autisme ou la psychose, c'est parce que, pour des raisons souvent très claires, il n'a pas pu avoir accès à quelque chose qui serait de l'ordre du bon défaut – tous les défauts ne se valent pas dans cette affaire – du défaut qui peut être vecteur d'une possible tension volontaire d'un rapport au monde organisé par une volonté, d'un rapport au monde organisé par une intention, et avec à l'autre extrémité une jouissance possible.

Nous passons notre existence – vous êtes jeunes, il faut que vous l'ayez entendu une fois, quitte à l'oublier en sortant – nous passons notre existence à nous tromper. Vous ne rencontrerez personne qui au terme de son parcours n'ait à faire le bilan des façons diverses dont dans ses rapports sociaux, dans ses rapports familiaux, dans ses rapports conjugaux, dans ses rapports parentaux : il s'est trompé. Si la psychanalyse a un prix, c'est justement de rendre possible à ceux qui en ont envie le fait de repérer ce qui pour chacun de façon très personnelle est ce qui le cause, ce qui est la vraie cause, ce qui l'agence, ce que Lacan situe dans son écriture comme la cause du fantasme. Sur la question des causes, nous sommes tous dans l'erreur. On se trompe toujours sur ce qui est cause. Mais voilà une particularité qui me semble non négligeable dans cette opération qu'est l'analyse, c'est de pouvoir repérer pour un sujet ce qui est sa cause à lui – ce qui ne veut pas dire qu'elle vaut pour les autres ; sa cause à lui, ce qui l'a proprement causé et qui bien entendu fonctionne à son insu. Qu'est-ce que cela permet ? À chacun de choisir ce que ça lui permet. Est-ce que ça le guérit de toute souffrance ? Est-ce que ça lui promet le bonheur ? Est-ce que ça lui permet un rapport réconcilié ? Cela lui permet en tout cas de venir au terme de son parcours en ayant moins le sentiment qu'il a constamment agi dans l'aveuglement, sans savoir ce qui le taraudait et qui faisait qu'il répétait toujours les mêmes conneries...

D'une certaine manière, cela devrait permettre de sortir de l'automatisme de répétition. C'est ce qu'il y a de plus difficile, ne pas répéter toujours les mêmes circonstances, les mêmes rencontres, les mêmes liaisons, les mêmes erreurs.

Il y a donc chez ces sujets assurément neufs qui viennent à l'analyse – le travail à cet égard des analystes ne fait encore que commencer car je crains que malheureusement la demande qui leur sera adressée sera de plus en plus pressante – il y a chez ces jeunes le repérage de dispositions subjectives originales, qui méritent de notre part attention, respect et bien entendu réflexion sur la manière d'intervenir.